

## **Le pas du corps/les mots qui viennent.**

*Au préalable, je voudrais préciser la nature de l'exercice auquel je vais me livrer. Je vais m'appuyer sur les dires d'un analysant, en faire citation. Mon vœu serait de n'en pas faire pour autant récitation, d'éviter la « présentation de cas » qui en objectiverait la supposée réalité clinique (disons faire de la « psycho-pathologie ») dans l'illusion doctorale d'en rendre raison et de satisfaire à bon compte la perspicacité interprétative de l'analyste, et surtout dans l'oubli du transfert où celui-ci est partie prenante, souvent au titre de la résistance, ce qu'il peut en dire après coup n'étant qu'une fiction de vérité du réel en jeu dans la cure. Pas d'avantage je ne voudrais en user comme d'une « vignette clinique » qui, à l'inverse, vise à illustrer, exemplifier, par le particulier d'un cas, une théorie dont le locuteur fait thèse et qui s'en confirmerait « concrètement ». Pour autant qu'il ne s'agit pas là de dénégations – ce dont je ne suis pas juge – mon pari est de me faufiler dans ce défilé, entre charybde et scylla, de tenter de faire émerger une certaine théorisation qui m'est venue comme à l'état de naissance du sein même de l'écoute de cet analysant, des surprises de ce qu'elle me donne à entendre au jour le jour, et en tant qu'elles dérangent a priori ce que j'étais peut-être trop prêt ou prompt à entendre (en retrouvant ce que j'y aurais déjà mis par avance). En particulier, comme on le verra, l'importance de la dimension de l'imaginaire, comme consistance, liée mais sans s'y réduire à « l'image spéculaire du corps », qu'un certain lacanisme réducteur néglige souvent et dont je n'étais pas forcément indemne.*

*Il n'y aura donc rien d'exhaustif bien sûr, ne serait ce que par manque de temps mais pas seulement, rien qui permette de se faire une idée du parcours de l'analysant ni des ressorts de la cure, mais quelques bribes de ses dires tels que repris en écho par l'écoute de l'analyste s'y impliquant de son désir, et s'efforçant ici même de rendre compte de cette **rencontre**. Par ailleurs, je dis « théorisation » et non théorie, pour désigner un procès en cours, nécessairement inachevé, s'élaborant au ras de la clinique, in statu nascendi, mais qui bien sûr n'est produit que maintenant, donc en écart avec l'actuel de la cure, le savoir textuel de l'analysant étant repris à mon compte après coup, dans le pari d'en transmettre quelque chose. C'est-à-dire d'en « faire cas », pas pour exemplifier un supposé universel, mais en tant qu'il peut avoir une valeur d'exemplarité pour d'autres, non pas un modèle reproductible mais une formulation qui puisse « parler » à propos de cas voisins, y compris et peut-être surtout dans ce qui s'en écarte, n'y colle pas, et telle que d'autres, vous peut-être, puissent éventuellement « en prendre de la graine », graine très artisanale en l'occurrence, charge à chacun de la semer ou pas dans son propre champ.*

\*\*\*

Il était donc une fois... un analysant, qu'on identifiera pour le moment par des initiales, G.M. Remarquable d'abord par une étonnante facilité à jouer le jeu de l'association libre, ce n'est pas si fréquent ! : chaque séance est faite de rebonds langagiers, enchaînant les « il me vient que... il me revient que... », qui paraissent surgis dans l'imprévu sur l'instant et souvent ont effet de trouvaille ; et de surcroît, contrairement à certains autres qui ne se vouent au laisser-venir associatif que pour mieux s'enclorre dans une sorte de dissémination quasi autistique excluant l'autre supposé l'entendre, sa parole est *adressée*, non seulement ouverte aux interruptions mais en accusant réception par une déviation significative de sa trajectoire. Bref, l'analysant idéal! Trop beau sans doute ! Au point de se demander s'il n'y a pas là un symptôme ? Mais de qui ? De l'analysant qui acterait là la vérité dont il souffre dans l'illusion de la dire-toute? De l'analyste qui symptomatiquement se prendrait pour... un analyste ? Ou de leur rencontre qui tournerait douteusement à l'idylle ?

Quoi qu'il en soit, le 2° trait singulier que je relève est précisément, sinon son symptôme, du moins l'empêchement qui motive sa demande initiale : il vient en analyse parce qu'il éprouve de grandes difficultés à prendre la parole, surtout en public mais pas seulement comme on le verra, à soutenir *un discours* adéquat à la situation ; ce qui est particulièrement gênant pour son métier, qu'il a *choisi* et qui le passionne, et qui consiste en effet à organiser et diriger des groupes de formation, à partir de scénarios où le corps est le plus souvent mis en jeu. En l'occurrence, le corps *en mouvement*, dont il a connu une forte expérience, puisqu'il a pratiqué intensément la danse un certain nombre d'années, commencée tard à l'âge adulte, par décision, (ce n'est pas un parcours initié par les parents) puis brusquement arrêtée pour s'engager dans la carrière de formateur. Et la danse qu'il pratiquait n'avait rien d'académique : pour le résumer en peu de mots, il décrit qu'il éprouvait ses performances inventives comme des mises en acte d'une érection du corps à partir du sol, un « relever » d'autant plus exigible qu'on lui disait (sa prof de danse en particulier) qu'il « ne savait pas tomber » ; précisons qu'il se trouvait presque toujours seul homme parmi des femmes, sous leur regard. J'ajoute que c'est un très bel homme, à la fois athlétique, souriant et à la démarche aérienne (ça, bien sûr, c'est moi qui le dit).

Pour résumer donc ce premier aperçu :

. Il y aura eu du *corps*, s'éprouvant dans la jouissance de sa motricité, pas sans *se faire voir*, d'un groupe de femmes en l'occurrence, mais dont le *pas de danse* emportait le sujet hors dire, d'un dire qui fasse acte.

. Puis, laissant tomber la danse, il y aura eu alors une tentative pour, ce corps, s'en faire parlant, par le truchement d'autres, ses étudiants invités à dire ce qu'ils ont éprouvé de leur expérience corporelle, mais dont le retour qu'ils lui font ne lui permet pas plus de se porter à parler en son nom.

. C'est cette butée qui l'amène alors à changer de dispositif : celui de la cure où précisément le *pas du corps* est par axiome suspendu ; *pas de corps en mouvement* (il ira très vite sur le divan), *pas de regard non plus* (ni de femme, d'ailleurs) ; il accepte d'être tombé (je ne suis pas à même de dire s'il est, ou non, pas trop mal tombé !) et ce sont alors les mots qui viennent. Comme jamais.

\*\*\*

Un rêve d'abord. « Je vois, dit-il, *un corps sans corps*. Je vois des lambeaux de chair informes et dépareillés, qui ne font pas un corps, ou alors font penser au *placenta* ; pas d'horreur pour autant, simplement ça, *ça qui est là*. Mais en même temps j'y vois là, au même lieu, presque *quelqu'un*, une posture, une présence à qui s'adresser. Un peu comme un bébé, ajoute-il (notez l'équivoque syntaxique du « comme »). Et puis une odeur très forte, mais qui peut se couper comme le son... »

Deuxième rêve, aussitôt enchaîné. « Je vais chercher un ampli de guitare. Odeur de plastique : je la vois, cette odeur, dans le rayon. C'est comme un miroir... Et le vendeur dit : *cette fois vous allez choisir le bon* ».

Pas question bien sûr ici de rapporter toutes les associations plus ou moins interprétatives de cette matière de rêve, rêve décisif dans la cure. Je prélève deux éléments seulement :

Placenta : « souvenir » de la naissance de sa première fille : (je cite) « il m'en reste surtout ça : que j'ai vu sortir le placenta, plus exactement, je l'ai vu ET ne l'ai pas vu... Ce qui me fait penser à ma mère, qui a des sœurs jumelles, dont l'une a elle-même des jumeaux... Etrange de les avoir vus tellement pareils : Et si je n'étais pas seul, si j'étais comme eux, un triplet des jumeaux ? Alors, je n'aurais pas été le seul à porter ma mère... ».

(2° élément) Ca (ça qui est là) : « Je lis en ce moment *Crime et châtement* ... Ca va se savoir, ça va se révéler en parlant, quelque chose va se dévoiler, à mon insu. Il ne faut pas que ça se sache, je n'arrive pas à le dire avec des mots. Ce qui m'effraie le plus, c'est de voir là devant moi une phrase écrite de moi. »...

\*\*\*

Ca me fait penser à ce que dit Michèle Montrelay au début de son livre, *L'ombre et le nom*, à propos de Lol V Stein, l'héroïne de Duras: « *Le corps, les mots, ne font pas nœud, ne font pas cœur. D'un côté il y a le corps, de l'autre, il y a la tête : la pensée, les mots, n'importe lesquels, qui l'induisent et la mènent où ils veulent.* »... Bien sûr, GM n'est pas Lol, la ravie, mais dans ce rêve il y touche, à *ça*, la *jouissance de son symptôme* à sa source *autoérotique*, aux confins (j'allais dire « couffin ») du « *deux-dans* », pour emprunter encore à M. Montrelay ce beau néologisme: « **Comme un bébé** », équivoquait en effet le rêve, ce corps sans corps sinon sans double, en odeur sonore de présence maternelle. Or, l'enjeu du parlant sera d'y renoncer, à ce fantasmagique « rapport sexuel » qu'il y aurait eu.

M.Montrelay continue : « *Il y a le bal.*[celui de la scène inaugurale du Ravissement]. *C'est le bal qui les tient paradoxalement ensemble, corps et tête. Paradoxe donc: un tenir-ensemble des mots et du corps s'ébauche quand un détachement a lieu* ». L'irruption d'Anne Marie Stretter la détache en effet d'un coup, lui ravit son amoureux, mais du coup ravit Lol elle-même, la ravit à elle-même, et quant à elle, elle restera fixée dix ans à cet instant du Bal, en ce lieu de l'effraction. GM, lui, à danser ou mener le bal de ses étudiants, évite le ravissement. Il n'y *arrive* pas encore, à se faire corps parlant ; mais il trouve, dans cet empêchement le ressort de venir en séance, là où *les mots arrivent*, mais ils arrivent avec l'enjeu qu'ils fassent rive, rive à l'impossible rapport incestuel, que les mots fassent enfin corps, corps symbolique, un corps à *avoir*, qui soit parlant : il est en effet dans cette tension entre *ça* qui aurait été et *je* qui devrait venir, entre jouissance impossible de corps, réel

d'une chair mythiquement pleine de soi , et, « *de là où ça était (censé provenir), là y advenir je* » ; à savoir s'y trouver –l'enjeu étant moins de s'y retrouver que d'y faire trouvaille, faire trou qui vaille un sujet. Et ça passe par le leurre d'une image spéculaire du corps. Encore faut-il donner corps à l'image, ce qui ne va pas sans accuser une perte...

Ainsi, dit-il littéralement, « **c'est comme si mon travail serait de me donner une image de moi, comme si je cherchais à me coller une image** ». Et ça y résiste, jouissance oblige, faute de consentir à y perdre « **un bout manquant** », comme il dit textuellement (et, lecteur de Lacan, on ne peut pas ne pas penser ici au – *phi* structurant l'image du corps, évitant de l'halluciner comme double), il est pour lors réduit à une double impasse:

. tantôt il se tient dans la duplication, l'imitation : par exemple, quand sa femme lui dit quelque chose, il ne sait comme répondre, comme « **se faire acteur** » d'un dire qu'il lui retournerait ; il répète, éventuellement avec d'autres mots, exactement ce qu'elle lui disait, ou alors rien, enfoncé dans une « **infinie tristesse** », et il commente – « **comment me tenir face à sa parole ?... Sans doute, elle est amoureuse de moi ... mais de qui ?** ».

.tantôt, comme ça lui arrive à l'occasion, il s'identifie à ce qu'il est en train de faire sur le mode du *simplement possible*, du virtuel improbable : par ex, « **j'écrivais l'autre jour à la bibliothèque et je me dis, « tiens je pourrais être ça, quelqu'un qui écrit** » ; ou un autre jour, envie de refaire du vélo : « **Tiens je pourrais aussi être ça, un adulte de 40 ans qui fait du vélo comme quand il était petit** » ; et ça marche aussi dans le miroir matériel: « **Je me suis vu l'autre jour dans la glace, l'image m'a plu, tiens, je pourrais être ça** ».

Formule insistante : « *Je pourrais - je pourrais-* », mais ça n'est pas ça, ... « ça », n'est pas « je », ... n'est pas nommable. « **Je ne sais pas comment être acteur, ne serait-ce comment simplement être assis à une table, toute position est possible ! Je m'identifie à l'image d'un autre, mais il faudrait que je l'incorpore ... il faudrait que je me nomme. Le changement ce serait de pouvoir me nommer homme** ». Non qu'il y ait quelque incertitude sur son sexe, qui n'est pas en soi une question : il est du côté homme, deux fois époux, père de deux filles (dont il s'occupe); mais on pourrait dire que s'il est *genré*, il n'est peut-être pas *sexué*, qu'il est en-deçà de ce qu'on appelle parfois la « déclaration de sexe ». Il est sans conteste du « genre » homme, mais justement c'est un « genre » qui lui est donné, au sens où il y est référé mais *je* ne s'y inscrit pas, n'y *fait* pas « sa » place, n'est pas un x qui puisse dire « j'appartiens à l'ensemble hommes ». Depuis l'enfance, et bien qu'il y soit *assigné*, à cet ensemble, il ne *signe* pas cette appartenance, il ne se reconnaît pas dans le camp des garçons d'abord, des hommes ensuite, leur société, leurs préoccupations, leurs propos; il préfère être avec les filles, mais il y est *comme homme* justement ; ce qui lui a fait dire un jour qu'il était « un homme féminin », non à entendre comme une ambiguïté, mais comme « homme chez les femmes ».

\*\*\*

C'est là qu'on en revient à l'épisode de la danse, qui n'est pas de salon : son danser singulier « anime », meut, ce corps d'homme au regard d'un groupe de femmes, il EST ce corps qui *se donne* à voir de l'Autre, l'Autre mal barré, trop là. Ce qui fait écho à une scène, disons *générique* car elle n'est pas celle d'un jour déterminé, scène qu'il a racontée dès les

premiers temps de la cure (ce n'est pas refoulé, au contraire, plutôt comme un souvenir-écran, écran du fantasme). Cette scène, donc : il est, enfant, l'objet de l'attention amusée de sa mère et d'autres femmes avec elle, supposées s'exciter de ce petit bout d'homme adoré au centre du cercle. Il est le phallus de ces dames, dira-t-on en bonne orthodoxie freudienne. Soit, mais ce que je veux souligner surtout, c'est en quoi *sa* pratique de la danse, en rejouant cette scène fantasmatique, est une tentative aussi d'en *déplacer l'en-je*, à savoir de « se faire acteur » comme il en répète l'aspiration. Autrement dit, quitte à « être » cet objet à voir, au moins s'en faire l'agent, « l'acteur », par la grâce du mouvement qui l'érige, se faire moteur de sa « motilité » (pour parler comme certains traducteurs de Freud), ou accomplir le 3<sup>e</sup> temps de la pulsion, « *se faire voir* », se faire objet à voir, voire à avoir, du désir de l'Autre.

Gestuelle qui, tout en *touchant* à la jouissance archaïque de l'acte moteur tel que Freud le décrit dans l'appareil psychique primordial du « Real Ich » (dans *l'Esquisse*), assure une sorte de *consistance* imaginaire du corps, réalisant par le mouvoir coordonné du corps, un corps-un, un « y'a d'un » (comme dirait Lacan), ce qui fait passer ainsi de l'économie de *l'auto-érotisme* à ce que Freud appelle le « *narcissisme primaire* » (dont Lacan fait peu cas d'ailleurs, voire rejette, on pourra en discuter, avec Françoise Dolto, M. Montrelay ou Monique David-Ménard et quelques autres analystes, des femmes comme par hasard...).

\*\*\*

Mais c'est aussi ce qui marque les limites de l'opération : « être ce corps », même et surtout à *s'y mettre* de tout son corps (si on peut dire), ça ne produit pas le « *cœur, le nœud* », le nouage du corps au dire, qui suppose le « *détachement* », pour sortir de l'aliénation à la demande de l'Autre qui l'institue en objet à voir et le prive de parler en son nom faute d'en passer par ce qu'on appelle du mot « redoutable » de « castration ». En l'occurrence, celle de GM, de castration, s'est dite exactement par sa bouche : « ***Il me faut renoncer à ne pas tomber, dit-il. Quand je tombe, qu'est-ce qui me rattrape ? Quelle sage-femme ? Dans la danse, comme dans le judo que j'ai pratiqué, il s'agissait toujours de ne pas tomber, et j'étais très fort pour ça, même une fois par terre... Parler tombe du corps. Ces pratiques du corps m'évitaient de parler. Il me faut renoncer à ne pas tomber.*** ».

Tomber pour *naître*, pour *être né* du fait de *n'être* plus ce corps totalisé dans le regard assourdissant de La femme pas sage (ou de la pas sage-femme si vous préférez). Ce qui revient à accomplir le « stade du miroir », jusqu'ici comme laissé en suspens chez GM, surdéterminer « l'image du corps » au sens archaïque que théorise Françoise Dolto, par l'image spéculaire qui non seulement suppose en son cœur caché le manque à voir, trace voilée du sexuel comme rien à savoir, mais n'aura d'effet structurant qu'à se nouer et au symbolique et à l'impossible jouissance-toute : les nouer par un *dire qui nomme*.

Je dis ça parce que ce qui se dévoile en effet dans le fil de la cure, avec « les mots qui viennent », c'est précisément l'enjeu d'une *nomination*, qui est sans doute l'enjeu de la cure même. En l'espèce, la question se joue autour de prénoms, le sien, *Geoffroi*, et quelques autres. Son père, a-t-il dit assez tôt, a fait inscrire ce prénom avec un J. Faute du père : il fallait lire **GE**. Et voilà : le petit Geoffroi a souffert toute sa scolarité d'une terrible dyslexie, persistante jusqu'à maintenant, quoique bien atténuée. Et puis, un jour, en séance, cette

découverte (retour du refoulé): ses parents, qui attendaient une fille, l'auraient appelée *Joanna*, avec un J. (comme l'écriture paternelle de *Joffroy*), Joanna qui enchâsse aussi le prénom de la tante, Annie, celle qui est jumelle et a des jumeaux. De quoi jeter le trouble dans l'identification sexuelle, soit en dernière instance, *dénuder le sexuel en son essence de trouble*. « **Je ne sais pas choisir** », déplore-t-il, tout est simplement possible, ou bien ou bien, ou bien Geoffroy ou bien Joffroy ... Appellations jumelles. Sauf à les lire à la lettre, J versus G.E...

Et sauf si un-père, à l'occasion, l'incite à « choisir de choisir ». Ainsi au Liban, où il était de passage, il rencontre un homme, qui s'appelle Pierre, comme son père (et comme l'analyste !) qui lui dit justement, alors qu'il lui raconte comment il fait « plein de choses » (du judo, de la danse, du violoncelle, des enfants...) mais rompt avec dès qu'il a « **la bonne image possible** » de lui, cet homme lui dit: « Il faut choisir » (rappelons le 2° rêve : « cette fois il faut choisir le bon », disait le vendeur de l'ampli miroir d'odeur sonore). Et c'est là qu'au retour du Liban, il choisit, il choisit le bond, le bond-b,o,n,d hors de la scène : il laisse brusquement tomber la danse. *Passage à l'acte*, comme il en a fait d'autres dans sa vie, en particulier, pas le moindre, partir soudain de son couple, sans raison et sans retour, 15 jours avant la naissance de sa 2° fille, nommée Léonie (d'après un grand père Léon), et se retrouver finalement quelque temps après, avec une nouvelle compagne ... nommée Aline (Léonie-Aline, miroir dyslexique... mais c'est une autre piste, que je laisse) et qui d'ailleurs, cette Aline, est déjà mère elle aussi de ... deux jumelles.

\*\*\*

*Passage à l'acte*, ai-je dit, à distinguer d'un *passage par l'acte*, ou, on pourrait dire aussi, d'une *mise en acte*, voire d'une *mise sur l'acte*, à savoir ce qu'est un acte qui réussit... à manquer, qui ne réussit qu'à s'avérer « acte manqué », et qui alors fait passer d'un sujet pour autant que dans un 2° temps, d'après coup, il en soit *pris acte*, ce qui seulement en fera rétroactivement un dire qui aura eu lieu, pouvant alors engager une *signature*. (c'était ma minute de délire théorisant, je reviens au sol clinique).

Un tel père d'occasion -le libanais- aura certes pu faire sur l'instant rupture dans la jouissance de l'Autre, mais de façon ponctuelle, non irréversible ; son intervention ne porte pas à l'écriture du nom, n'opère pas en père du nom, ne fait pas trouville, trou qui vaille de s'en nommer. D'où l'enjeu de son analyse : il en attendrait justement cette écriture du nom, (« *J'écris ton nom : liberté* », disait Paul Eluard...).

« **J'ai tellement de mal à écrire**, redit-il. **Mais par bonheur, je dessine** ». Il dessine beaucoup en effet, pas en séance, mais il en parle, comme d'un travail essentiel où le geste porte aux mots, seul moment où il a, selon ses termes, « **une concentration et une satisfaction** » qu'il n'arrive pas à ressentir dans l'usage des-mots-à-l'autre-en-présence, lesquels mots ne font alors pas le poids en face. Mais, entre « *dessinage* » (si vous me permettez ce néologisme : il s'agit d'un « tracer » (e,r), d'un geste qui *fait trace*), entre dessinage donc et ce que j'appellerai *écriture de paroles* dans le transfert, il commence à en ressentir ce qu'il appelle « **une nouvelle gravité** », question de faire le poids, donc. Un nouage serait en cours, faisant passer du corps-qu'on-est au corps-qu'on-a, de l'être-corps à

l'avoir, ce corps, l'avoir à disposition, ce qui ne va pas sans travail de la lettre, dont se démarquer du désir de l'Autre.

Finalement, dit-il, « **La faute de mon père, ce n'était pas une erreur, c'était la Joannie de ma mère, pas une erreur car il y a une raison...** ». Logiquement, on entend : raison à cette erreur. Or, conclue-t-il à l'envers en un magnifique retournement qui vaut comme lapsus, comme acte manqué dans ce qui se dit : **Il y a une erreur à cette raison** »...

J'arrête là, comme j'ai arrêté la séance ce jour-là, sur cette formule énigmatique, énonciation sans énoncé qui fasse sens, mais qui peut-être justement pour ça lui proposerait une nomination, écrirait une version de ce que le dernier Lacan écrit dyslexiquement « sinthome », en reste inéliminable du symptôme, dont se tenir dans l'ex-sistence. Un *nom*, donc, mais pas sans son *ombre* (écrivez le comme vous voulez, ombre portée de réel dans la vérité, ou chiffre dont se nombrer comme un, au singulier).

*J'ajouterai en codicille:*

*Du corps, dans l'analyse, il n'est question que de ça... ça qui va pas, pas tout seul en tout cas, pas sans le dire.*

*Et ce paradoxe : la demande de Geoffroy étant de pouvoir soutenir un discours, c'est pourtant à jouer dans le transfert le jeu de l'association libre, définie par Lacan (dans D'un Autre à l'autre) comme « ne pas être tenu de soutenir un discours », à quoi il excelle, qu'il cherche sa chance de se faire parlant. Encore faut-il pour ça une présence de l'analyste, du corps de l'analyste, singulièrement en écho de voix qui recoupe de son désir énigmatique d'analyste, la demande de se faire voir/ ça-voir de l'Autre que l'analysant lui aura supposée, pour qu'en travers du déroulé des mots qui vont et viennent, soit « mise en acte la réalité sexuelle de l'inconscient », comme le dit Lacan dans le séminaire 11 : soit en langage GP, que la raison fasse sa place à l'erreur qui en troue le trop de compréhension. Place à un bout de réel qui revient en littoral de sa raison d'être.*